

Prytanée national militaire de La Flèche
Remise des prix
24 juin 2007

Cérémonie présidée par le général de corps d'armée Gérard Bezacier et en présence du général Claude Koessler, chef de la division « Enseignement spécialisé » et AIS des lycées et centres dépendant du COFAT, le dimanche 24 juin 2007.

Discours de M. Marcel Drouin, professeur agrégé de philosophie, à la distribution des prix du Prytanée militaire, le 20 juillet 1901.

Mes chers amis,

Puisqu'en dépit de toutes les excuses je ne saurais échapper à l'honneur de faire un discours, ni vous au devoir de l'entendre, souffrez que, reprenant une tradition récente, j'évoque aujourd'hui le souvenir d'un de vos grands prédécesseurs. Ce n'est pas celui dont on vous a le plus souvent entretenus ; mais c'est celui qu'entre tous j'ai le devoir de choisir : peut-être avez-vous deviné qu'il s'agit de *René Descartes*. Je sais bien qu'ici même on le traitait, naguère, de « Brution *in partibus* », et ce mot d'esprit – chose rare – n'était pas une injustice : Guébriant, La Tour d'Auvergne, Pélissier, le premier grenadier de France et deux de nos plus illustres maréchaux, voilà pour vous les Brutions véritables, les modèles faits pour stimuler et vos rêves d'héroïsme, et vos jeunes ambitions. Descartes s'est inscrit, pour ainsi dire, en marge de votre histoire ; il est l'ancêtre de trop d'hommes, surtout de trop de pensées, pour être spécialement le vôtre ; et sa figure de solitaire étonne parmi tant de visages guerriers. Pourtant vous auriez tort de renier sa gloire, ou de croire que son exemple ne soit pas bon pour vous.

Vous chercheriez en vain dans vos annales ; vous n'y trouverez aucun nom plus ancien : si Descartes n'assista point à l'inauguration des classes, il s'en fallut d'un trimestre seulement. Arrivé dès la rentrée de Pâques 1604, il était à La Flèche, lors de cette terrible peste de 1605 qui ravagea la ville et respecta le collège. Il a vu démolir le vieux château d'Antoine de Bourbon, qui fermait le fond de la cour d'honneur ; il a vu poser la première pierre de la chapelle ; il a vu s'élever la galerie qui soutient la bibliothèque. Le 4 juin 1610, il était des vingt-quatre gentilshommes qui, du Pré jusqu'au Collège, firent escorte au cœur d'Henri IV. Puis, au premier anniversaire de cette cérémonie, quand les Pères et leurs élèves fêtèrent solennellement *La Henriade*, Descartes composa sa part des 5 500 vers latins, des 200 vers français et des 500 vers grecs qui furent dits sur le théâtre et réunis en un volume sous ce titre : *Les Larmes du Collège de La Flèche*. Pour peu qu'il connût dès lors les découvertes de Galilée, il pourrait bien être l'auteur de cet exécrable sonnet qui reconnaît l'âme du roi Henri dans un des nouveaux satellites de Jupiter :

... Et, Dieu l'ayant tiré tout entier de la terre,
Au ciel de Jupiter maintenant il éclaire
Pour servir aux mortels de céleste flambeau !...

Après avoir ainsi reculé Descartes au plus lointain des âges, je voudrais maintenant le rapprocher de vous. Tâchez d'oublier un moment le beau portrait rébarbatif peint par Franz Hals, gravé par Edelinck, et dont la photographie orne le grand cadre de la salle d'honneur. Oubliez ce menton énergique, cette lippe sévère et presque grognonne, ce nez fort, ces pommettes saillantes, ces yeux fixes et pénétrants, cette perruque bourrue. Et regardez ce garçon de huit ans, plus petit que les plus petits d'entre vous, que son père amène par la main pour le présenter à son parent, le recteur Charlet. Je crois bien que, de nos jours, on fermerait la porte à cet enfant trop frêle : les médecins qui le rencontrent secouent tristement la tête et le condamnent à mourir jeune, en entendant la toux sèche, en voyant la couleur pâle qu'il a héritées de sa mère, et qu'il gardera jusqu'à plus de vingt ans. Mais au milieu de ses infirmités, « il donne des marques presque continuelles de la beauté de son génie » ; son père l'appelle son *Philosophe*, tant il le voit curieux des effets et des causes. En faveur de ces dispositions heureuses, on admet le jeune élève, on le gratifie bientôt d'un régime spécial : au lieu de coucher au dortoir des pensionnaires, il sera l'un des *chambristes* qui, pour un supplément de dix livres par mois, occupent une chambre séparée « à charge de se fournir de bois de chauffage, de chandelle et de blanchissage ». Mieux encore, le Père Charlet accorde à son pupille un privilège unique, un privilège que vous envierez tous : celui de rester longtemps au lit tous les matins.

Mais un caractère scrupuleux n'use de ses privilèges que pour mieux remplir ses devoirs : libre de faire grasse matinée, Descartes en profite beaucoup moins pour dormir que pour méditer. Dispensé d'une partie des exercices communs, il devance, par ses lectures et ses travaux, le cours ordinaire des études. On ne sait pas assez combien cet esprit d'une indépendance farouche se montra,

durant ses huit années de collège, docile et discipliné. Ce n'est pas à lui qu'il faut demander des leçons de révolte puérile ou de dédain mal justifié. Avant de rejeter tous les livres pour n'interroger plus que sa raison, Descartes a lu beaucoup de livres et de toutes sortes. Avant de renoncer à la poésie, à l'éloquence, à l'histoire, il les a d'abord cultivées avec patience, avec ardeur. Avant d'attaquer la philosophie et le système d'instruction de son temps, il en a voulu tirer tout le suc. Il sortit de La Flèche, nous dit son biographe, « fort satisfait de ses maîtres, mais nullement de lui-même ».

Plus tard, armé de sa doctrine originale, il jette à la philosophie scolastique le reproche de *pédanterie* mais il ajoute aussitôt : « Je dois rendre cet honneur à nos maîtres de dire qu'il n'y a nul lieu au monde où je juge qu'elle s'enseigne mieux qu'à La Flèche ». Qui nous rendra de tels élèves, plus soucieux de critiquer l'état présent des connaissances que le talent de leurs professeurs ?

Descartes ne serait pas de votre confrérie, s'il avait tenu les jeux et les talents physiques en mince estime, ainsi que font la plupart des spéculatifs. Vous apprendrez avec plaisir que sa première oeuvre de jeunesse fut un petit *Traité d'Escrime*. Pourquoi faut-il que ce traité soit perdu ? À la naissante lumière de sa méthode, l'auteur avait dû résumer, en quelques formules élégantes, l'appareil compliqué des parades et des feintes. C'étaient, avant les fameuses *Règles pour la direction de l'esprit*, des règles pour l'assouplissement du corps... Mais, pour Descartes comme pour vous, le jeu des armes n'était qu'un prélude au métier des armes. Votre coeur doit l'applaudir quand, vers l'âge de vingt et un ans, il sort d'une oisiveté qui lui pesait, pour aller servir en Hollande, sous le prince Maurice de Nassau. Trop heureux, s'il eût pu trouver place dans un régiment français ! Mais rappelez-vous quels troubles attristaient la régence de Marie de Médicis : d'un côté le maréchal d'Ancre, de l'autre un groupe de seigneurs turbulents ; ni l'un ni l'autre parti ne représentait la France. Plutôt que d'entrer dans la guerre civile, Descartes préféra se battre à l'étranger.

Je ne vous donne pas notre philosophe comme le modèle du soldat : certainement Descartes était brave, de cette ferme bravoure où domine le sang-froid. Sur un bateau qui, de l'embouchure de l'Elbe, le transportait en Hollande, les marins complotèrent de le dépouiller et de le jeter à l'eau ; mais lui, qui avait compris leur langage, les prévint, tira l'épée ; et seul contre tous, « grâce à l'ascendant, dit-il, d'une âme énergique sur des esprits inférieurs », il les fit rentrer dans le devoir. Pendant un de ses séjours à Paris, attaqué par un rival, il désarma son adversaire, et le força pour toute vengeance à faire lui-même hommage de son épée vaincue à la personne cause de leur différend. Mais le courage, vous le savez, n'est qu'une moitié de la vocation militaire. Résolu dès lors « à demeurer spectateur plutôt qu'acteur des comédies qui se jouent dans le monde », Descartes, dans ses campagnes de Bavière et de Bohême, ne fut guère qu'un officier amateur. Il s'en rendait si bien compte qu'il refusa tous les grades et toucha seulement sa première solde, pour la garder en souvenir de sa milice. « Il se servait de la bandoulière comme d'un passeport qui lui donnait accès jusqu'au fond des tentes et des tranchées, pour mieux satisfaire sa curiosité ». Plus tard, il attribuait son goût passager pour la guerre à « certaine chaleur de foie » que l'âge avait dissipée. Même il jugeait sévèrement ses compagnons d'armes ; et comment s'en offusquer si l'on songe au ramas de reîtres et de condottieri dont se composaient en grande partie les armées de la guerre de Trente ans ?... En somme, de toute sa carrière militaire, la plus belle heure fut cette soirée d'enthousiasme pacifique où Descartes, cloîtré par l'hiver dans un poêle d'Allemagne, résolut de secouer tous les préjugés de son enfance, et de se consacrer tout entier à la recherche de la vérité. À partir de ce soir-là, Descartes appartient au monde ; il ne vous appartient plus.

Vous ne lui en tiendrez pas rigueur : le premier devoir d'un homme n'est-il pas de voir clair en son âme et de choisir la place exacte où ses facultés s'emploieront le mieux pour la patrie et pour l'humanité ? Plus d'un sait obéir, et faire joyeusement le sacrifice de sa vie, qui ne trouve pas en soi-même le don ni le goût du commandement. Celui-là ne frustre point son pays, en cédant à la vocation qui l'entraîne vers les sciences ou les lettres. En plusieurs de nos savants ou de nos écrivains célèbres, l'armée peut, avec une joie sans regret, saluer ses enfants perdus. Après Descartes, c'est Vauvenargues, qui comme lui, se bat devant Prague, y ruine même sa santé, et revient alors en France écrire ses douces et fières pensées, vite interrompues par la mort. C'est Paul-Louis Courier, lieutenant à l'armée d'Italie qui, partout, promenait un Homère caché dans sa seule chemise de rechange ; certes, il fit bien, malgré son courage, de devenir un brillant polémiste, plutôt que de rester un officier frondeur. C'est Poncelet, lieutenant du génie, laissé pour mort sur le champ de bataille de Krasnoï qui, dans sa captivité de Saratoff, sans le secours d'aucun livre, réinventa la géométrie avant de la transformer. Pour ne pas oublier le corps de l'intendance, c'est enfin Henri Beyle, *adjoint aux commissaires des guerres* pendant plusieurs campagnes de l'Empire, qui fut ensuite, sous le nom de Stendhal, un de nos plus grands romanciers...

Devenu philosophe, Descartes n'est plus à vous. Mais à votre tour, mes amis, vous êtes à lui sans le savoir. Il a mis sur vous son empreinte, comme il l'a mise sur le génie français et sur la pensée

de l'Europe entière car son influence règne en souveraine, là même où son nom n'est pas prononcé. Descartes est avec vous, jeunes mathématiciens quand, appliquant l'algèbre à la géométrie, vous vous acheminez à cette Analyse qu'il nommait la *mathématique universelle*. Il est avec vous, rhétoriciens, quand vous apprenez l'avantage d'une composition nette et bien ordonnée sur les complications et les vaines symétries. Il est avec vous, élèves de grammaire, quand une logique attentive vous guide, mieux que la mémoire, parmi les formes et les nuances du langage. Descartes est avec vous, il est avec vos maîtres, avec les maîtres de vos maîtres, avec les savants qui les ont formés. Partout où des notions claires et distinctes prennent la place d'idées confuses, partout où l'analyse décompose le réel en ses éléments simples, partout où la synthèse part de tels éléments pour recomposer le réel, l'esprit de Descartes est présent. C'est que cet esprit, peu curieux d'originalité factice, et peu jaloux de ses secrets, a mis tout son effort à se confondre dans la raison universelle. Sa méthode est sa raison même, en sa démarche naturelle, dégagée de tout artifice c'est-à-dire « la chose du monde la mieux partagée ». On la reconnaît, partout la même, dans la diversité de ses applications.

Si ce discours ouvrait l'année scolaire au lieu de la fermer, j'aimerais vous parler longuement des bienfaits de la Méthode : je vous montrerais comment, après avoir fondé la science, elle aspire à régler l'action. Non que l'action se puisse passer du sentiment, source de toutes nos énergies ; mais il n'est pas de sentiment qui, pour aboutir au bien, ne doive s'orienter vers des idées claires ; si bien que Pascal n'a pas tort de dire : « Travaillons donc à bien penser ; c'est le principe de la morale ». Je vous montrerais comment la Méthode, par un progrès lent, mais certain, que n'avait pas prévu Descartes, après nous avoir soumis la nature matérielle, commence à diriger la société des hommes : l'amour le plus dévoué souvent se brise contre la haine ; la raison, la raison seule, opère l'accord des esprits dans la justice et dans la paix. Enfin, je vous confierais l'unique erreur de notre grand Descartes : c'est d'avoir espéré trop prompt et trop facile le triomphe de la raison. Croyez avec lui, mes amis, que toute vérité se ramène à des idées simples ; mais rappelez-vous ce qu'il oubliait : il faut combiner beaucoup d'idées simples pour rejoindre un seul fait réel...

Je m'arrête, afin que mon prône n'ait pas le triste succès du sermon de Boileau à son jardinier. S'il vous faut, pour les vacances, un thème de méditations, je vous propose celui-ci : rêvez aux moyens d'unir en votre âme l'esprit français et la valeur française, le cœur de La Tour d'Auvergne et la raison de Descartes. Peut-être à remuer ce champ, n'y trouverez-vous pas le trésor cherché. Du moins cultiverez-vous et ferez-vous croître ce qu'il y a de meilleur en vous : la volonté de devenir un jour des hommes véritables et de bons Français.



Source : *Journal des AET* n° 233, septembre 2007

Mise en page : J. P. septembre 2007